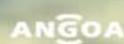
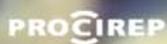


l'atelier documentaire



LA CHAMBRE BLEUE

un film de Paul Costes



l'atelier documentaire présente

LA CHAMBRE BLEUE

un film de Paul Costes

2015 / 49 min

SYNOPSIS

La mémoire c'est un sac de noeuds. Pour tenter de le démêler, je propose aux membres de ma famille d'organiser un repas pour commémorer les 10 ans de la mort de mon père. Une mort brutale: un infarctus «foudroyant» à 56 ans. Négociations, tête-à-tête, scènes rejouées, digressions, cette «comédie documentaire» entraîne ses personnages dans un drôle de dialogue entre des scènes de famille d'aujourd'hui et des archives familiales en super 8. Au cours de ce portrait de famille de notables du sud-ouest de la France, dans ce rapport au deuil et à l'immortalisation de la vie de famille, un autre film voit le jour. Un film que je fais pour voir mon père, seulement voilà ... Il a bel et bien disparu.



Sélectionné en compétition française au Festival Cinéma du Réel 2015



Sélectionné aux Etats Généraux du film Documentaire 2015 - Sélection Tënk

DISTRIBUTION

l'atelier documentaire 75 rue Camille Sauvageau 33800 Bordeaux

09 51 35 28 08

atelierdocumentaire@yahoo.fr

www.atelier-documentaire.fr

FICHE TECHNIQUE

Format de diffusion : DCP, blu ray, DVD, fichier numérique

Format de tournage : HD

Format et caractéristique de projection: 16/9 – couleur – stéréo

Réalisation, image, son : Paul Costes

Montage : Sylvie Fauthoux

Producteur : Raphaël Pillosio

Une coproduction l'atelier documentaire / Lyon Capital TV

Avec le soutien du CNC, de la région Midi-Pyrénées, de la PROCIREP, de l'ANGOA.
Collection Primavera – Bourse « brouillon d'un rêve » de la SCAM



A propos du film



Mourir ça va vite. Disparaître, ça prend beaucoup plus de temps. Je me suis fait la réflexion quand j'ai instinctivement voulu annoncer à mon père que ma femme était enceinte, en 2010. Alors que mon père était mort depuis déjà plusieurs années... » Depuis ce décès en 2002, Paul Costes a maintes fois entendu qu'il était temps de faire le deuil – injonction contemporaine devenue banale. En mêlant home movies en super-8 et tête-à-tête actuels avec des membres de sa famille à qui il propose d'organiser un repas pour commémorer les dix ans de la mort de son père, le cinéaste monte une comédie digressive qui est aussi une lettre à l'absent. Au passage, il s'aperçoit que les vivants ne sont ni si pressés que cela de se réunir, ni prompts à se souvenir. « On ne sent plus trop qui il était... Quand quelqu'un est mort, il se fige », dit la mère pourtant inconsolable. Les films familiaux du grand-père – deux décennies d'anniversaires captés sur pellicule – ont-ils accompli leur « devoir » rituel d'immortalisation, ou au contraire documenté une hémorragie temporelle ? Voyage mental mais aussi régional chez des notables gascons, *La Chambre bleue* croise les confidences des femmes de la famille avec le rapport au souvenir plus biaisé des hommes, des non-dits des frères au discours aux derniers poilus proféré à nouveau par le grand-père qui fut longtemps maire. Monter, commenter, rejouer : autant de manières de réveiller une mémoire qui tardait à répondre à l'appel.

Charlotte Garson

Cahiers du cinéma - Mai 2015

FESTIVALS

De quoi est fait le Réel ?

Le palmarès de la 37^e édition de Cinéma du Réel (19-29 mars) témoigne d'une certaine dualité, moins sur le plan thématique, les films récompensés se rejoignant autour de la violence faite aux hommes, que formel, signalant des allégeances contradictoires quant à un cahier des charges imputé au genre documentaire. On pouvait ainsi s'étonner du Grand Prix au film franco-belge *Killing Time*, observation de l'activité d'une base militaire californienne accueillant les marines rapatriés de mission, dont l'approche à la fois exhaustive et nonchalante était plutôt décevante. Le film chinois *In the Underground* (mention spéciale du jury), pourtant pourvoyeur des images les plus saisissantes de cette sélection, souffrait également d'une volonté de « tout

couvrir ». Cinéaste téméraire, Zhang-tao Song capte des plans précis, parfois vertigineux, dans l'espace confiné et étouffant d'une mine de charbon menacée d'écroulements. Mais *in the underground* il ne reste pas, et le versant domestique qui complète ce portrait collectif passionne moins.

La plus jolie surprise de la compétition française était *La Chambre bleue* de Paul Costes, pourtant dans un genre rebattu, celui de la lettre à un parent, narrée en voix-off. Le cinéaste tente d'articuler l'impact de la disparition de son père sur sa propre psyché et celle de ses proches, et son parcours séduit par sa liberté et surtout son humour à contre-courant de la morgue attendue. Cette même volonté farouche de révéler la dimension comique d'un réel angoissant liait

étonnamment deux films provenant d'Allemagne : le court métrage *Helikopter*, qui révèle la cocasserie d'une cohabitation forcée, son jeune protagoniste étant en résidence surveillée chez sa tolérante maman, dont il est par conséquent contraint d'encaisser le grand besoin de dialogue. Et le tragi-comique *Hier sprach der Preis* proposait une autre représentation de l'enfer : une grande surface de bricolage discount à la signalétique criarde et aux néons aveuglants, et dont les haut-parleurs diffusent en boucle une guillette rengaine de 18 secondes. Plus cauchemardesque encore, l'enseigne *Praktiker* est présentée pendant sa faillite, la liquidation du stock devant être assurée par trois employés esseulés, sous les ordres d'un repreneur dont ils parlent à peine la langue.

Se faire comprendre est également le souci de Konstantin, « personnage » du film le plus réjouissant du festival, le russe *Strange Particles*, justement récompensé par deux prix. Ce drolatique portrait d'un physicien des particules inadapte à la réalité

qui l'entoure doit son succès à la personnalité originale du professeur, mais aussi et surtout à sa réalisation fluide et vive. Passé par l'atelier Marina Razbezhkina, dont l'enseignement basé sur la pratique contribue à faire de ses élèves des cinéastes autonomes et polyvalents, Denis Klebleev filme seul, faisant corps avec sa petite caméra Lumix et adaptant distance et angle à chaque situation. Sa curiosité expérimentatrice l'amène par exemple à restituer avec succès le son d'une leçon donnée en plein air sur le paradoxe de Schrödinger et, tout aussi distinctement, la musique du cours de cha-cha en arrière-plan qui ne manque pas d'irriter Konstantin. Cette attention aiguisée permet aussi à Klebleev d'enregistrer l'embarras de l'élève réprimandé car plus soucieux des filles que des formules d'Heisenberg. Le cinéaste se fait alors involontairement observateur quantique et fait de son film une belle illustration des théories énoncées par le physicien, dans une superposition vertigineuse.

Aurélien Godet

ENTRETIEN AVEC PAUL COSTES

JOURNAL DU FESTIVAL DU CINEMA DU REEL # 2

Dix ans après la disparition de son père, Paul Costes convoque les souvenirs et dresse un portrait sensible de ses proches, tantôt figés dans la douleur, tantôt en mouvement coûte que coûte.

Vous appelez votre père par son prénom. Comme si l'idée même de la mort de la figure paternelle était tellement insupportable qu'elle impliquait la nécessité d'une distance...

Oui, parler de son père dans un film, dix ans après sa mort, m'a demandé de prendre une distance... Aujourd'hui, ce n'est pas insupportable. Ce n'est plus un film sur la mort, c'est un film sur sa disparition, ce processus qui fait suite à la mort. Jean-Pierre, papa, c'est le même, et ça en est toujours un autre. "À chacun ses souvenirs" dit mon frère Gabriel: c'est une des problématiques du film. Il a son père, j'ai le mien. J'ai réalisé qu'on avait du mal à parler de la même personne. C'est le problème avec les morts: ils sont fuyants.

Briser des assiettes, c'est chasser les maux intérieurs, se défouler et montrer qu'on veut faire la fête. Vous tentez d'organiser un repas pour commémorer la mort de votre père. Est-ce une manière de se souvenir ou de le ressusciter? Quelle place accordez-vous aux rites dans ce film?



Pas de le ressusciter. C'est pour les cathos, et ce n'est pas ma tasse de thé. Mais oui les films sont peuplés de fantômes: Marlène Dietrich, Gary Cooper, Louis Jovet. Et Jean-Pierre Costes. L'utilisation que je fais des archives familiales joue avec cette étrangeté. Par ailleurs, dans le film Ordet ou Sous le soleil de Satan, je trouve ça très beau de ressusciter quelqu'un. Au cinéma, oui, on peut faire (ré)apparaître. Mais dans La chambre bleue, le jeu ne pouvait pas être aussi littéral: il est vraiment mort. On ne peut vraiment pas le ressusciter. Les rites: c'est le film que je n'ai pas eu le courage de faire; en partie c'est La gueule ouverte de Pialat. J'ai pris un autre chemin, qui a consisté à proposer une cérémonie, un repas "traditionnel" de famille qui n'existe dans aucune tradition. Et ce faisant j'ai "convoqué" mes proches sur la question de la coutume, des rites, oui. C'est le hors-champ social

du film, le monde autour, avec ses règles.

Les images du père disparu laisse place à celle de vos proches: Ce film devient peu à peu le portrait du monde des vivants. Comment ce glissement s'opère-t-il? Comment s'est effectuée l'apparition de votre présence à l'écran?

Rapidement. Avec ma grand-mère, dans une des premières séquences tournées dans la chambre bleue, à propos d'une histoire de rideaux. Ça a donné le La. J'ai filmé mes proches pendant deux ans. Il y a eu deux tournages avec Bijan Anquetil à l'image, un compère de longue date. Quand j'étais seul, je faisais un cadre fixe, avec deux valeurs de plan: une où ils étaient seuls, une autre où j'étais à l'image. Quand ils étaient seuls, j'avais l'impression de les "regarder". Comme c'est moi qui propose le jeu, je me suis mis dedans. Les séquences d'entretien sont des conversations, des dialogues. Bijan n'était pas forcément là pour faire le contre champ, alors un plan large pour tout le monde! C'est un peu schématique,

« Maintenant, il faut faire son deuil... mais comme personne ne te comment, forcément, ça prend son temps. »

mais le principe est là: être en présence.

Vous soulignez le dispositif, le processus en train de se faire... autant de tentatives qui interrogent les principes même du documentaire: comment filmer l'intime, capturer le réel, recueillir la parole, et la (re)mettre en scène.

Dialogue. Plans fixes. Accélééré. Ralenti. En avant. En arrière. Plusieurs textures d'images, pour plusieurs temporalités, qui finissent par remettre en jeu le statut des images. Un film, dans un film, dans un autre, qui revient sur le premier, passe au troisième, parce qu'il a oublié le second... C'est le sujet du film: je me souviens, du moins j'essaye, je me perds, je digresse et j'entraîne le film avec moi.

Comme le prolongement d'un mouvement, vous vous amusez à créer une passerelle entre les archives du passé tournées par votre grand père et celle du présent que vous enregistrez. Comment avez-vous abordé le travail de montage et l'écriture de la voix-off ?

Ce prolongement m'intéresse parce qu'il me permet de créer de la confusion, et de mettre en scène la fabrication d'une archive. De quoi se souvient-on? De ce qu'on a filmé? Vu? Raconté? Au montage, j'ai d'abord travaillé avec Sylvie Fauthoux, qui m'a aidé à dissocier ce qui est personnel de ce qui peut s'ouvrir aux autres. Raphaël Pillosio, le producteur, nous a aidé à donner un statut aux différentes images. Ensuite, j'ai travaillé sur des glissements entre ces différentes sources et j'ai écrit la voix off. Je déambulais chez moi avec un HF, et j'égrenais des mots, comme une liste sans fin, une improvisation, avec des bribes de textes écrits. Je me suis aussi enregistré en studio. Je trouvais ça parfois tellement mauvais que deux amis

comédiens, Frédéric Noaille et Antoine Laurent sont venus me "coacher". Grâce à eux, ça reste classique, mais moins grave. Sébastien Cabour, qui a fait le montage son et le mixage du film, a su trouver les moments où il ne fallait que de la voix et du silence- parce que le super 8, c'est aussi du silence- et ceux où l'action sonore devait prolonger la confusion visuelle.

«Mon capitaine le bateau a fait naufrage. C'est foutu. Tu ne m'entends plus. You're fucking dead man!» Avez-vous finalement réussi à faire ce repas? Le temps du film vous a-t-il permis de faire votre deuil ?

Ce repas n'a pas eu lieu mais votre question sur le deuil est touchante. Elle me raconte la distance entre l'expérience de spectateur que vous avez fait avec ce film, et la mienne, de faiseur.

Propos recueillis par Zoé Chantre et Alexandra Panieliw

FILMOGRAPHIE PAUL COSTES

2009 **CENDRES**. 23', 35mm. Fiction.

Le G.R.E.C. Cinémas 93. Adaptation de la nouvelle d'Olivier Adam « Cendres ». Goncourt de la nouvelle 2004.



Max est un chauffeur de taxi parisien d'une quarantaine d'années, Naoko une jeune pianiste japonaise. Une nuit d'automne, Max roule sur le périphérique, hanté par la récente disparition d'un proche. Il finit par prendre une course : Naoko.

Festivals : Festival International de Clermont Ferrand - Côté court /Pantin - Festival Visions sociales / Cannes 2009 - Rencontres de Montpellier - Cinéma nouvelle génération / Lyon - Ciné banlieues / St Denis - Short shorts / Japon / Hors compétition - Varsovie / Centre Culturel Français.

Prix à la qualité du CNC.

2007 **LES MURS ONT DES VISAGES**. 65', vidéo. Documentaire.

Co réalisation avec Bijan Anquetil. Play film - Documentary and experimental film center / Iran



Les trois enfants Dastvaré sont morts au front, pendant la guerre Iran Irak. Ils avaient 19, 22 et 27 ans. En 1985, à Téhéran, dans leur quartier, la République Islamique d'Iran réalisait une peinture murale à leur mémoire. Une fresque, parmi les centaines de fresques de martyrs de la ville, à l'identique message officiel : ces jeunes soldats se sont sacrifiés, au nom de Dieu, pour la patrie. Ils sont morts en «martyrs». La recomposition de l'histoire de cette peinture murale, d'hier à aujourd'hui, nous permet d'analyser le mythe fondateur d'un peuple «uni par le sang de ses martyrs», et de révéler l'actuelle désillusion qui entoure les idéaux hier exaltés par ces trois visages.

Bourse « Déclic Jeune » de la Fondation de France.

Festivals : Lussas / France - Doc Point Helsinki / Finlande - Doclisboa / Portugal - Tiburon IFF / U.S.A - Les écrans du réel / Beyrouth.

2006 **MATIÈRES PREMIÈRES**. 30', vidéo. Documentaire.

Les Films de la goutte d'eau - Rectorat de Paris



Les matières premières s'appellent Marion, Suleiman, Nassim, Kaoutar, Arwen. Ils sont en CE1, à l'École d'application de l'avenue de la République à Paris.

Suleiman est malien, Arwen se dit bretonne, Nassim d'Alger...

Deux fois par semaine, ils amènent des textes de leur langue maternelle dans l'atelier de «poésie polyglotte» de Marie-Dominique.

Le film se déroule comme un jeu de «questions-réponses» avec ces enfants. Des questions simples pour des notions complexes : ton pays d'origine ? Ta langue maternelle ? ... L'imagination ?... La poésie ?...

À travers ces questions, la problématique du film se dessine : le langage. Révélateur d'une identité encore fragile parce qu'en devenir.

Festivals : FID Marseille 2006 / Ecran parallèle Les Sentiers. - Les écrans du réel / Beyrouth.